

## Gratitudes spéciales

Il m'est agréable de faire mention ici de quelques personnes qui, directement ou indirectement, de près ou de loin, consciemment ou inconsciemment, sont à la source de mon engagement thérapeutique. Je tiens à les associer à mon émotion.

À mon épouse, qui ne cesse jamais de m'encourager dans la recherche (jamais atteinte) de la perfection thérapeutique mais qui, parce qu'elle est femme, comprend mieux que quiconque que cette trajectoire est la mienne.

À mes filles, Carole et Cécile, dont la candeur et le scepticisme à l'égard de mon travail me gardent les deux pieds sur terre.

À tous mes patients dont la confiance et la foi en notre art me touchent et ne me permettent aucune négligence.

À tous mes élèves dont l'érudition et l'incrédulité de leurs débuts sont à la base de mon charisme.

À tous ceux à venir qui, pour une part d'intérêt qu'ils porteront à l'ostéopathie, m'obligent à préciser mon discours.



## Préface

La révolution, au cours de l'histoire, est toujours née d'une initiative du peuple, déterminant de profondes modifications sociales. L'homme et la médecine, eux aussi, sont en train de vivre leur révolution.

Pendant les vingt dernières années, on a assisté à une profonde variation de la conscience humaine, à une recherche de l'essence humaine, du moi. En sont témoins les courants philosophiques, nouveaux ou redécouverts, la mise en jeu des vieux dogmes, sociaux ou religieux, la recherche de significations davantage liées à la valorisation de chaque moi humain.

La médecine, quant à elle, au même moment, voit vaciller l'autorité de la pensée newtonienne, l'exubérance des approches pharmacologiques allopathiques et le domaine du technicisme instrumental, sous l'impulsion de l'affirmation de la nouvelle identité de l'« homme malade ».

Dans ce courant de renouvellement, activé par le peuple des patients, se mêlent la redécouverte, l'approfondissement et l'application de méthodes plus holistiques, qui ont un respect majeur de l'homme, malade dans une partie de lui-même, mais souffrant dans son tout.

À ces méthodes appartient l'ostéopathie. L'histoire de son origine est désormais connue, tandis que l'histoire de son évolution, de son approfondissement et de ses implications thérapeutiques appartient à notre époque par l'œuvre

de studieux « illuminés » qui en ont fait un motif de recherche et de divulgation.

À ces personnages appartient Maurice César.

Quand il m'a invité à présenter sa dernière œuvre, j'en ai été profondément touché, et ce, pour diverses raisons.

Nous nous sommes connu il y a tant d'années alors que je participais comme élève à une de ses leçons sur la technique fasciale. L'homme me frappa immédiatement, avec sa sensibilité, son attention, son calme, sa douceur. Puis, en suivant sa leçon, je vis ses mains, les mains de cet homme, qui se mouvaient sur le patient, sensibles, attentives, calmes et douces. À son image.

Sa façon particulière d'interpréter et d'exécuter l'ostéopathie a profondément influencé ma pensée et a caractérisé mon évolution, me permettant d'atteindre une vision nouvelle de la matière.

Les témoignages des collègues qui ont écouté ses leçons, en Italie, en Allemagne, ou en Belgique confirment le vécu de la même expérience.

Le présent traité est un portrait fidèle de Maurice César, une photo écrite, émotionnellement, et dynamique de son être thérapeutique ; devrais-je dire ostéopathique, mais sa pensée, sa philosophie, sa méthode vont au-delà de l'ostéopathie, tout en en conservant l'esprit originaire.

Le texte introduit progressivement le lecteur dans le « modus pensandi » de l'auteur, en dédiant un large espace à l'approche initiale : d'abord avec l'homme, puis avec le patient, et enfin, à la fin seulement, avec la pathologie qui transforme l'homme en patient. Avant de se révéler dans la faiblesse, dans sa souffrance, dans sa limitation,

*l'homme-patient* est écouté, compris, choyé, bercé par des mouvements des mains, doux, sûrs, précis, finalisés, comme dans un geste d'amour.

C'est précisément l'amour qui transparaît dans cet écrit, l'amour profond pour l'homme, le respect et la compréhension de sa condition de souffrance, la détermination de la ramener, par l'action thérapeutique, à la condition de santé, mais surtout à sa dignité d'homme, c'est-à-dire de lui permettre d'utiliser parfaitement les fonctions que la nature lui a données.

Avec beaucoup de sagesse et d'habileté didactique, l'auteur n'a inséré aucune image ou photo technique, diagnostique ou thérapeutique. En effet, trop souvent, l'élève porte attention exclusivement à l'exécution correcte d'une technique : le résultat en est une intervention stéréotypée, sans âme.

Je pourrais alors faire une comparaison avec la musique. On peut jouer d'un instrument de plusieurs manières : on peut apprendre, même très bien, des morceaux de musique et les exécuter dans les règles de l'art. C'est de la musique exécutée par un instrumentiste. Mais on peut aussi apprendre à « écouter » la musique, ses notes, ses variations, ses tons, ses rythmes ; je dirais ses émotions. À ce moment-là, on est apte à apprendre à exécuter n'importe quel morceau de musique. Cela, c'est La Musique. Et celui qui l'exécute mérite le nom de Musicien.

Maurice César est un Musicien. Un musicien dont l'instrument est le corps du patient, tandis que les notes sont son protocole thérapeutique.

Pourtant, j'ai spontanément envie de parler de philosophie, comme moyen de voir, de comprendre et d'interpréter la vie de l'homme. La vie se manifeste dans

l'homme à travers tous ses processus physiologiques et aussi pathologiques : chaque symptôme, chaque maladie appartient à un langage, à la voix de la vie qui veut être écoutée. Maurice César connaît bien chaque voix qui émane du corps, et il transmet dans son écrit l'art d'écouter, avec ses mains, même les plus petits murmures.

Mais il est aussi un grand psychologue, capable de « psychanalyser » les tissus, de les convaincre qu'ils sont écoutés et compris, et de les aider dans le processus spontané de guérison. C'est ainsi qu'on voit le traitement se développer, à travers une succession programmée et finalisée à accéder au problème à la base des symptômes, sans – et là réside l'art – proposer des protocoles rigides, des remèdes, peut-être commodes mais stériles.

Le tout est en syntonie avec le langage fonctionnel du corps du patient, dont les mains du thérapeute deviennent à la fois le dictionnaire et l'interprète.

Lire le livre de Maurice César a été pour moi comme lire un roman d'aventures, comme écouter une symphonie, comme méditer sur l'essence de la vie. Je suis certain que tous les lecteurs, opérateurs du secteur ou non, éprouveront les mêmes émotions et seront d'accord avec moi pour considérer ce traité comme une pierre miliare dans l'évolution de la pensée de la médecine ostéopathique.

Je remercie Maurice César de m'avoir donné l'honneur d'être le premier à lire son traité et d'en avoir préparé la présentation.

M.D. Marco Forte  
Président honoraire de l'Association italienne  
de médecine manuelle

## Avertissement

Fidèle à notre engagement du premier ouvrage, celui-ci ne reprend, pas plus que le précédent, d'explication neurologique, de rappel anatomique ou physiologique. Telle est notre volonté.

Il nous aurait été facile d'alourdir notre discours, de le rendre plus scientifique ou du moins, de le présenter comme tel et d'offrir une œuvre bien plus considérable. Toutefois, conscient que nous n'avons rien inventé de ces disciplines, il nous paraît inutile de répéter, en d'autres termes, ce que certains ont déjà si bien dit.

Si chacun de nos gestes est guidé par ces connaissances, ils ne trouvent lieu, place et forme que par la maîtrise de ces dernières. Le savoir se trouve dans les livres, le savoir-faire, sur le corps. Le thérapeute a certainement besoin du premier mais le patient encore plus du second.

Ce livre se lira donc comme un roman, uniquement de la prose sans photographie ni dessin, afin d'inciter le praticien au « sentir » et à l'expérimentation par essais et erreurs plutôt qu'au vulgaire « copiage ».



## Préambule

Tant de choses restent étranges dans la santé, comme dans la maladie, et nous avouons que jamais nous n'avons eu, si peu que maintenant, la prétention de dominer les systèmes dans lesquels nous nous ingérons. Plus nous connaissons, et plus nous mesurons l'étendue de notre méconnaissance.

Cette impression de vide et ce sentiment d'humilité qu'elle nous inspire et qui nous habite imprègnent grandement notre engagement thérapeutique.

S'en détache une volonté opiniâtre : d'une part, rechercher inlassablement tous les intervenants, si futiles soient-ils, qui pourraient dynamiser notre action et, par là même, favoriser le recouvrement du bien-être tant physique que moral ou social du patient ; et d'autre part, subordonner notre action à la volonté même de la nature, partant du principe qu'elle connaît plus que quiconque ce qui la motive.

Etant de ceux qui croient que tout est inscrit dans les tissus, nous limiterons nos gestes d'investigation et thérapeutiques à la volonté de ce dernier. Lui seul sait, lui seul connaît sa défaillance, lui seul possède les remèdes.

Conscient que la vie ne nous a pas attendu pour s'exprimer et se perpétuer, c'est à petits pas et par infraction douce dans la conscience tissulaire, que nous cherchons à l'aider à se libérer.

Comprenant qu'il est bien plus à même que nous à gérer son problème et, de peur d'agir a contrario, jamais nous ne nous imposerons aux tissus, ni n'imposerons une quelconque situation par unique respect d'un prétendu concept théorique. Ceux qui nous côtoient savent que ce ne sont pas là de vains mots.

Pourquoi un homme gravement atteint guérit-il spontanément sans intervention médicale alors qu'un autre, submergé par une situation pénible, trouvera refuge dans une maladie qui résistera aux soins les plus compétents ?

Des microbes issus de souches bactériennes identiques déclenchent chez l'un une infection mortelle, chez l'autre, une maladie sans lendemain. Parfois, l'atteinte passera totalement inaperçue. Une même substance médicamenteuse administrée à des sujets souffrants d'une maladie semblable guérit les uns, n'aide que peu ou pas les autres. Certains seront même intoxiqués.

Tant de facteurs jouent donc dans une réponse thérapeutique et beaucoup d'entre eux sont peu ou pas liés à l'effet spécifique d'un traitement. Non seulement la vie organique est loin d'avoir livré tous ses secrets, mais la maladie de l'homme a ceci de différent sur celle que peut présenter l'animal : elle affecte ce que nous appelons la vie émotionnelle et est, simultanément, affectée par celle-ci. Vouloir maîtriser cette relation, comme essayer de la nier, serait de la plus grande impertinence scientifique.

Le mystère de la guérison – qui est celui de l'âme humaine – ne peut donc en aucun cas être abordé avec un esprit froidement analytique ou un besoin compulsif « d'objectivité ».